

# **L'influence de la télévision sur les pratiques journalistiques : l'exemple de la prise d'otages de la maternelle de Neuilly (13-15 mai 1993)**

Béatrice Casanova

*journaliste à France 3*

Depuis une vingtaine d'années, le champ journalistique subit de profondes transformations. Les progrès technologiques et le poids croissant de l'économie ont modifié peu à peu les modes de production de l'information. La télévision — qui est le média le plus soumis aux contraintes économiques par le biais des annonceurs — occupe aujourd'hui une position dominante et tend à imposer sa propre logique de fonctionnement à la radio et à la presse écrite. L'objet de notre enquête était d'observer le fonctionnement de ce média audiovisuel et ses effets sur les pratiques journalistiques. Nous avons choisi de procéder par la méthode de "l'étude de cas" qui permet de saisir de façon précise la logique de fonctionnement du champ à travers l'étude de la fabrication d'un événement et les multiples contraintes qui pèsent sur le travail des journalistes.

Nous avons étudié le traitement médiatique d'un fait divers qui condense de nombreux mécanismes du champ journalistique. Il s'agit d'une prise d'otages qui a eu lieu dans une école maternelle à Neuilly-sur-Seine en mai 1993. Cet événement, inédit en France, a suscité une vive émotion. La presse — tous médias confondus — a abondamment traité cette information. Nous avons essayé d'analyser les raisons qui font que ce type d'événement inté-

resse spontanément la quasi-totalité des médias afin de saisir, au-delà, les critères implicites ou explicites qui font qu'une information est ou non considérée comme majeure ("bonne" ou "mauvaise") aux yeux des journalistes et mérite ou non la Une de l'actualité. Entre l'information manifestement importante et l'information qui passe inaperçue, se trouve un espace de possibilités qui permet d'appréhender les mécanismes commandant la logique du champ journalistique. Nous avons également étudié les différentes formes de travail journalistique — la presse écrite d'un côté, les médias audiovisuels de l'autre — notamment dans les modes de traitement de l'information. Comment les reporters travaillent-ils ? Quelle représentation se font-ils de leur activité ? Comment mettre en relation leurs pratiques et leur idéologie professionnelle ?

Deux ans après les événements, nous avons rassemblé l'essentiel de ce qui avait été produit, à l'époque, sur ce fait divers dramatique en presse écrite, radio et télévision. Nous avons par ailleurs rencontré une quinzaine de journalistes, présentateurs de journaux audiovisuels, rédacteurs en chef ou responsables de l'information travaillant ou ayant travaillé au moment des faits dans les trois types de médias cités précédemment. Tous ont accepté — sous la garantie de l'anonymat — de témoigner de leur expérience, de confier leurs préoccupations, d'évoquer leurs souvenirs de ce fait divers marquant. Mon expérience professionnelle — journaliste de télévision depuis huit ans — m'a permis d'avancer sur un terrain qui m'était déjà familier et de mener une recherche sur un milieu qui est, généralement, très réticent à l'objectivation.

### **Le "cela-va-de-soi" journalistique**

Pour les journalistes, cette prise d'otages fait partie de cette catégorie de faits qui n'ont nullement besoin d'être discutés pour que soit décidée leur place dans la hiérarchie de l'information<sup>1</sup>. Elle se range automatiquement et d'un commun accord tacite dans la catégorie des événements majeurs. Néanmoins, une première différence apparaît dans le mode de traitement de ce type d'événement. Pour les reporters de l'audiovisuel et ceux de la presse écrite populaire, cette prise d'otages constitue d'emblée une "bonne" information : très vite, les reporters et les caméras sont sur place. Pour les reporters de la presse écrite dite "de référence" (*Le Monde*, *Libération*, *Le Figaro*, *La Croix*), on constate un certain décalage. Il s'agit du temps que cette presse se donne

pour faire les vérifications nécessaires, pour marquer une certaine distance à l'événement mais aussi pour constater que — par l'exploitation qu'en fait la télévision — l'information est devenue dominante. Si très vite cette prise d'otages est perçue comme un événement journalistique majeur, les raisons n'en sont cependant pas toujours claires pour les journalistes eux-mêmes qui ont du mal à expliciter ce "cela-va-de-soi".

« Ce fait divers est exemplaire car comme dans un jeu de miroir, il s'agissait d'un événement explicitement fabriqué pour attirer les médias »

Ce fait divers — bien qu'il s'agisse d'un cas limite — est exemplaire car comme dans un jeu de miroir, il s'agissait d'un événement explicitement fabriqué pour attirer les médias. L'auteur de la prise d'otages avait conçu un véritable scénario visant à "piéger" les médias et, en particulier, les télévisions. Cette prise d'otages est, en effet, l'œuvre d'un anonyme qui voulait avant tout faire parler de lui et donc mobiliser la presse en occupant la Une de l'actualité. Le preneur d'otages l'avait d'ailleurs écrit très clairement quelques jours avant de passer à l'acte en qualifiant son geste "d'opération d'envergure qui va sensibiliser la France entière et mobiliser tous les médias qui auront largement de quoi satisfaire leur public"<sup>2</sup>. Ces propos manifestent une connaissance pratique du fonctionnement des médias très perspicace, comme en témoigne la mobilisation journalistique considérable suscitée par cette prise d'otages.

Un mystérieux individu bardé d'explosifs qui prend en otages de jeunes enfants dans leur salle de classe, c'est en effet du "jamais vu"<sup>3</sup>, de l'extraordinaire au sens premier du terme. S'attaquer à de petits enfants est le pire choix aux yeux de nos sociétés, c'est-à-dire le meilleur — si l'on peut dire — médiatiquement parlant. Ce scénario inédit, hautement dramatique, comporte une durée et place donc la population dans l'attente du dénouement. Les médias peuvent tirer parti de ce suspense très intense qui facilite une production spectaculaire de l'information<sup>4</sup>. En outre, le fait divers se déroule dans une école maternelle de Neuilly-sur-Seine, c'est-à-dire dans un quartier chic de la banlieue parisienne, non loin des rédactions des grands médias nationaux.

Le ravisseur a construit son scénario en fonction des médias : il repose sur l'intérêt du plus grand nombre et correspond ainsi aux objectifs des télévisions généralistes. Il a conçu son scénario pour la télévision, compte tenu des lois du marché qui régissent

ce média commercial et qui l'obligent à agir en fonction des attentes réelles ou supposées du "grand public", techniquement mesurées par l'audimat. Cette logique commerciale privilégie donc les émotions (images marquantes, fortes) sur l'information dite "sérieuse" (les analyses politiques, économiques ou historiques), les sujets intéressant un large public sur les sujets qui peuvent être objectivement importants mais non médiatiques<sup>5</sup>. Cette réalité économique — difficilement admise par les reporters — est masquée par un discours idéalisant sur le droit à l'information érigé en principe sacro-saint de la démocratie<sup>6</sup>. Ainsi, la prise d'otages de Neuilly est une information très populaire et vite lucrative pour les entreprises médiatiques (record de ventes et d'audience). Il reste qu'elle est considérée par les reporters — tous médias confondus — comme "sérieuse" en soi étant donné son degré objectif de "gravité"<sup>7</sup> (le danger de mort encouru par les otages). Le poids des médias audiovisuels est à cet égard décisif. Lorsque la télévision couvre cet événement en mettant en œuvre des moyens exceptionnels, celui-ci tend à devenir une information dominante, les autres médias et notamment la presse écrite étant contraints de suivre<sup>8</sup>. Sur ce type d'informations, les exigences professionnelles (le devoir d'informer) coïncident avec les intérêts économiques des entreprises médiatiques<sup>9</sup>, ce qui explique en partie la constitution du "cela-va-de-soi" journalistique et l'adhésion des reporters à la logique commerciale de leur média.

« Cette réalité économique est masquée par un discours idéalisant sur le droit à l'information érigé en principe sacro-saint de la démocratie »

### **Indice d'autonomie et espace de production**

Une fois l'événement sélectionné, les journalistes doivent ensuite construire l'information. Pour observer leurs pratiques, il nous a fallu comparer les différentes formes de journalisme coexistant dans le champ. Les reporters de l'audiovisuel et de la presse écrite disent souvent qu'ils ne font pas le même métier. Nous nous sommes arrêtée sur ce constat souvent fait par les journalistes eux-mêmes pour étudier de façon précise la manière dont ces professionnels fabriquent l'information. Le "bon" reportage n'a pas la même signification selon le type de média auquel il est destiné bien que les reporters soient en concurrence et estiment qu'au bout du compte, ils fournissent dans une forme dif-

férente un produit plus ou moins similaire. Un journaliste n'a pas de méthode de travail proprement personnelle, il n'a que celle que le média auquel il appartient l'oblige à avoir s'il veut être un bon professionnel. Le champ journalistique en tant que champ de production de biens symboliques s'organise selon une structure homologue de celle des autres champs : un pôle professionnel exigeant (représenté par la presse de référence) s'opposant au pôle soumis à la demande et aux lois de l'économie (représenté par la presse populaire ou la télévision). Nous avons pu constater que, dans le cas présent, plus le média était proche du pôle commercial et plus l'autonomie du reporter était faible ; les reporters de l'audiovisuel étant (même s'ils n'en sont pas toujours conscients) les plus directement dominés par la logique du marché.

« Plus le média est proche du pôle commercial et plus l'autonomie du reporter est faible. »

En télévision, quand "tombe" une information jugée dramatique, comme ce fut le cas lors de la prise d'otages de Neuilly, les journalistes, sous l'effet de la concurrence, sont souvent contraints de travailler en situation d'extrême urgence. Travailler dans de telles conditions laisse peu de place à l'enquête véritable. Les reportages qui sont fabriqués dans un temps très limité obéissent à des modèles souvent préformatés dans l'esprit du reporter tout autant que dans celui de sa direction. Ce que les reporters appellent le "savoir-faire" consiste, en grande partie, en l'art de construire instantanément un reportage conforme, c'est-à-dire un produit similaire à ceux des chaînes concurrentes. Cette conformité non dite est intériorisée par les reporters qui y voient un signe de compétence professionnelle. La concurrence entre les chaînes est telle qu'elle favorise non seulement l'uniformité de l'offre, mais aussi l'uniformité de la forme et de la qualité de cette offre.

C'est ainsi qu'un reporter d'une grande chaîne de télévision est entré en conflit avec sa rédaction en chef pour avoir voulu prendre une initiative sur son propre reportage. De peu d'expérience professionnelle à l'époque, ce reporter avait décidé de ne pas retenir les témoignages qu'il avait réalisés à la va-vite, en arrivant devant l'école maternelle car ils étaient selon lui sans intérêt dans la mesure où ils n'avaient pas de lien direct avec l'affaire. Après la diffusion du reportage, la direction — sans même écouter le contenu des interviews — lui a vivement reproché cette "erreur". D'autant plus que sur la chaîne concurrente, des

interviews de ce type avaient été diffusées. Tout indique que le reporter singulier n'est que très peu l'auteur de son reportage ; sa marge d'initiative est limitée par ce que sa rédaction en chef attend de lui. En général, la plupart des journalistes intériorisent très rapidement la logique de leur média et produisent, sans qu'on ait besoin de leur demander, les reportages désirés, préformatés.

De plus, le tempo de la fabrication de l'information audiovisuelle (toutes les heures en radio, deux fois par jour au moins en télévision), la pratique de la redondance des faits, l'importance de la mise en scène, la place accordée à la forme obligent une nécessaire installation "sur place" des reporters. Cette quasi-immobilité sur les lieux de l'événement les contraint — dans une certaine mesure — à rechercher leurs informations dans un espace géographique restreint. Le choix de leurs sources est, de ce fait, limité et leur dépendance vis-à-vis de celles-ci est par conséquent très forte. Sur un événement comme la prise d'otages de Neuilly, la source était essentiellement officielle, gouvernementale en l'occurrence. En revanche, les reportages audiovisuels regorgaient de témoignages affectifs que les journalistes qualifient "d'ambiance" et qui ont l'avantage pratique d'être réalisés "sur place". Si individuellement, les journalistes de l'audiovisuel se plaignent de cette contrainte spatiale, leur média s'en satisfait dans la mesure où le seul fait "d'y être" justifie pour la radio comme pour la télévision une intervention rapide ou en direct, même s'il n'y a rien à dire ou rien à voir.

La démarche du reporter de l'écrit est très différente. D'abord, le tempo de fabrication de l'information lui laisse plus de souplesse dans son emploi du temps et donc plus d'autonomie que dans l'audiovisuel. Le reporter de l'écrit est poussé lui aussi par sa hiérarchie mais ce qu'on lui demande d'abord, c'est de se distinguer des concurrents. Il ne peut se contenter pour alimenter son journal — lequel doit consacrer une part importante à cette actualité — des témoignages de parents, de voisins et des déclarations d'officiels dans l'attente du dénouement ; d'autant que la parution le lendemain doit nécessairement apporter "un plus" par rapport à l'audiovisuel pour intéresser le lecteur qui est aussi téléspectateur. Au cours des entretiens réalisés, nous

« La plupart des journalistes intériorisent très rapidement la logique de leur média et produisent, sans qu'on ait besoin de leur demander, les reportages désirés, préformatés »

avons été frappée de constater combien le travail des reporters de la presse écrite repose d'abord sur un réseau de relations préalablement constitué (ce qu'ils appellent "un carnet d'adresses"), puis sur une importante mobilité physique qui les entraîne à chercher et à trouver l'information en dehors des lieux apparents (l'école maternelle dans le cas présent) et de la voie officielle. Au bout du compte, nous avons constaté que la relative autonomie dont ils disposent les rend beaucoup plus informés sur le déroulement de la prise d'otages en coulisses que leurs confrères de l'audiovisuel<sup>10</sup> (qui pensent souvent en savoir autant et qui justifient l'absence d'information par la courte durée de leur reportage).

À travers cette analyse, on voit que pour saisir les contraintes qui pèsent sur les journalistes, il faut prendre en compte non seulement la diversité des formes de journalisme mais également le poids que les médias audiovisuels exercent sur le fonctionnement de l'ensemble du champ journalistique ■

#### Notes

1. Au cours des entretiens réalisés, une reporter nous a même parlé de "réflexe médiatique" : « C'est vrai qu'on a des réflexes médiatiques... Par exemple, quand on a des dépêches AFP qui nous tombent devant les yeux sur notre ordinateur à longueur de journée, on sait ce qui va faire du bruit et ce qui va pas en faire, on a une espèce de hiérarchie de l'intérieur, on sait ce qui va attirer toutes les télévisions, ce qui va attirer les radios, ce qui va attirer la presse écrite et ce dont personne ne parlera jamais. Quand on voit : "Prise d'otages, 25 enfants pris en otages", on sait que tout le monde va y aller. »
2. Béatrice Patrie et Alain Vogelweith, *La mort hors la loi d'Erick Schmitt*, Austral, mai 1994, p.35.
3. Expression régulièrement employée par les médias tout au long de la prise d'otages.
4. Voir sur ce sujet, Yves Lorelle, "La télévision entre information et spectacle", Association des anciens élèves du CFJ, journalistes à la barre, *Livre blanc sur la crédibilité de l'information*, (1991), pp.57-59.
5. Patrick Champagne avec Dominique Marchetti, "L'information médicale sous contrainte", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 101-102, mars 1994, p.52.
6. Pierre Bourdieu, "L'Emprise du Journalisme", *Actes de la recherche en sciences sociales*, mars 1994, p.8.
7. Expression employée par de nombreux reporters au cours des entretiens effectués.
8. Jean Mouchon, "L'information politique en champ et contrechamp", *Hermès*, CNRS Éditions, 13-14, juillet 1994, p.270.
9. Nadine Toussaint-Desmoulins, "Les causes économiques de la crise de la presse française", *Quaderni*, 24, automne 1994, pp.48-49.

10. Les informations parfois confidentielles des journalistes de l'écrit sont d'ailleurs souvent impubliables tant elles pourraient mettre en danger les sources et les organes de presse. Quand certaines informations "sensibles" ou exclusives sont publiées isolément, elles n'ont que peu de répercussions. Quand l'audiovisuel décide de les reprendre à son compte, l'effet public est immédiat.

### Références bibliographiques

#### a- ouvrages

- BOURDIEU, P. (1979), *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minit.
- BOURDIEU, P. (1993), *La misère du monde*, Paris, le Seuil
- CASTER, S. (1993), *HB. La bombe humaine*, Arléa
- CHAMPAGNE, P., LENOIR, R., MERLLIE, D. et PINTO, L. (1989), *Initiation à la pratique sociologique*, Paris, Dunod
- CHAMPAGNE, P. (1990), *Faire l'opinion. Le nouveau jeu politique*, Paris, Minit
- LEBLANC, G. (1987), *Treize heures / Vingt heures. Le monde en suspens*, Marburg, Hitzeroth
- PATRIE, B. et VOGELWEITH, A. (1994), *La mort hors la loi de Erick Schmitt*, Austral
- REPORTERS SANS FRONTIÈRES (1992), *Les mensonges de la guerre du Golfe*, Arléa, Reporters sans frontières

#### b- articles

- BOURDIEU, P. (1994), "L'emprise du journalisme", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 101-102, pp. 3-9
- Le Bureau du Syndicat de la magistrature* (1993), "La prise d'otages de la maternelle de Neuilly : la mort hors-la-loi de Erick Schmitt.", *Justice, Syndicat de la magistrature*, 138, pp. 2-3
- CHAMPAGNE, P. et MARCHETTI, D., (1994), "L'information médicale sous contrainte", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 101-102, pp. 40-62.
- LORELLE, Y., (1991), "La télévision entre information et spectacle". - Association des anciens élèves du CFJ, journalistes à la barre. *Livre blanc sur la crédibilité de l'information*, pp. 57-59.
- MOUCHON, J. (1994), "L'information politique en champ et contrechamp" *Hermès*, 13-14
- PATRIE, B. (1993), "La prise d'otages de la maternelle de Neuilly : les vérités officielles malmenées dans la presse", *Justice, Syndicat de la magistrature*, 139, pp. 3-4.
- TOUSSAINT-DESMOULINS, N. (1994), "Les causes économiques de la crise de la presse française", *Quaderni*, 24, pp. 47-58.